
PRIÈRE

Pour le jour du Jeûne, avant le Sermon.

DIEU puissant, Dispensateur souverain, Arbitre suprême de nos destinées ! nous venons adorer ta majesté, et nous humilier à tes pieds. Seigneur ! nous n'apportons point dans ce sanctuaire ces sentimens de confiance et de joie, privilège de l'homme innocent, ou du Chrétien fidèle. Ce n'est point ici un de ces jours de consolation, où tout nous retrace tes bienfaits, où tout nous entretient de ton amour. Ta justice, tes jugemens, voilà l'image qui est devant nos yeux ; voilà la pensée terrible que cette solennité réveille. A l'aspect de ton bras redoutable levé sur les peuples qui ont corrompu leur voie, tremblante, éperdue, l'Église appelle ses enfans. Elle nous dit, venez, *prenez le sac et la cendre ; criez à l'Eternel : peut-être il aura pitié de nous.* Elle

veut que le coupable saisi de la douleur de t'avoir offensé, d'avoir appelé tes châtimens sur lui-même, sur ses proches, sur le lieu de sa naissance ; le juste confus de ses manquemens et de ses faiblesses, pénétré de mélancolie à la pensée des crimes publics ; le vieillard, l'homme fait, le jeune homme, tous les membres de la communauté fassent monter ensemble leurs gémissemens jusqu'à toi.

Dieu ! nous n'osons te donner le doux nom de père ; nous sommes *indignes d'être appelés tes enfans* ; nous venons implorer notre Juge. La honte, la crainte, la douleur enveloppent notre âme, comme un voile de deuil ; et quelques tristes que soient ces sentimens, nous devons aimer à les nourrir ; c'est par eux seuls que nous pouvons être conduits à cette foi qui nous justifie : c'est par eux seuls que nous pouvons nous appliquer la rédemption faite par Jésus-Christ : c'est d'eux seuls que le salut peut naître pour nous.

Mais les avons-nous en effet, ces sentimens ? hélas ! je dis ce que nous devrions éprouver , et non ce que nous éprouvons réellement. S'il est parmi nous quelques fidèles qui pleurent comme Saint-Pierre , qui s'humilient comme l'illustre pénitent dont nous répétons les cantiques , et qui , semblables à Loth , affligent leur âme des péchés de leurs frères , il est aussi des hommes qui refusent de *fléchir* aujourd'hui *le genou* devant toi , de *courber la tête* , de joindre leurs supplications aux nôtres. Le grand nombre , loin d'entrer dans tes vues , et de remplir le but de cette fête , ne s'en fait pas même l'idée : loin de ressentir cette tristesse à salut , ce repentir vrai , pressant , qui peut remuer les entrailles de ta miséricorde , et nous faire obtenir grâce , ils ne pensent pas même en avoir besoin ; ils apportent aux pieds de ton trône une contenance assurée , un cœur indifférent , une âme tranquille.

O Dieu ! nous n'avons pour t'appaiser ,
que

que des vœux et des larmes ; et nous ne savons pas même t'offrir ces larmes et ces vœux. Ce jour destiné à te fléchir, n'est plus qu'un vain appareil, un fantôme de dévotion, une feinte, un jeu, un nouvel outrage fait à ta majesté souveraine. Nous venons confesser nos péchés, et nous te rendons témoin du peu de regret que nous éprouvons de les avoir commis ! Nous voudrions arrêter les coups de ta justice, et nous les bravons à tes yeux par notre insensibilité !

Ah ! dans cette heure au moins, que notre conscience se réveille ; qu'elle tonne au dedans de nous ; que nos yeux s'ouvrent ; que nous te voyions tel que tu es ; que nous nous voyions tels que nous sommes !

Grand Dieu ! puisqu'il le faut, effrayez-nous salutairement. Que la terreur de tes jugemens nous saisisse ; que le souvenir de tes bienfaits nous émeuve ; que les traits de la componction percent nos cœurs !

Généreux Rédempteur des hommes !

Dieu Sauveur , sans lequel nous ne pouvons rien ! Sois touché par l'excès de notre misère et de notre aveuglement. Que notre indignité même sollicite tes compassions ! Toi , qui *des pierres peux susciter des enfans à Abraham* ; Toi , dont la voix rappela jadis les morts du tombeau , tire-nous de cette léthargie funeste. Rends la vie à notre âme. Excite en elle , par ton ESPRIT , ces heureux mouvemens dont elle a besoin pour revenir à toi.

Oh ! si ce jour pouvoit être pour nous une époque de réconciliation avec notre Dieu , le *temps favorable* , le *jour du salut* ! Si la parole que nous allons méditer faisoit sur cette assemblée la vive et profonde impression qu'elle produisit sur les premiers disciples , lorsqu'on les entendit s'écrier : *Hommes frères , que ferons-nous ?*

Seigneur ! qu'elle ne perde point son efficace en passant par la bouche d'un homme pécheur qui vient demander grâce , et pour lui-même , et pour le troupeau

qui lui fut confié. Purifie ses lèvres : ranime son courage : donne à sa faible voix une force victorieuse. Nous t'invoquons au nom et par les mérites de ce Jésus, en qui nous mettons toute notre espérance, par qui seul nous pouvons avoir accès auprès de toi.

Notre Père , etc.



SERMON XV.

LA TIÉDEUR.

SERMON SUR APOC. III. 14.—16.

Ecris à l'Ange de l'Église de Laodicée. Voici ce que dit l'Amen, le Témoin fidèle et véritable, le Chef des créatures de Dieu : Je connois vos œuvres : vous n'êtes ni froid ni bouillant ; plût à Dieu que vous fussiez froid ou bouillant ! Mais parce que vous êtes tiède et que vous n'êtes ni froid ni bouillant , je vous vomirai de ma bouche.

Pour un jour de Jeûne.

A qui s'adresse-t-elle cette grave censure, cette menace effrayante qu'on ne peut entendre sans émotion ? Elle s'adresse à

l'Ange, c'est-à-dire, au conducteur de l'Église de Laodicée, et en sa personne au troupeau qu'il dirigeoit. C'est Jésus lui-même qui se révèle à son Apôtre, qui lui donne l'ordre d'écrire à ce pasteur lâche et négligent. Et remarquez de quels titres augustes il se revêt ! Il s'appelle *l'Amen*, celui dont les paroles ne passeront point, dont les paroles sont la vérité ; le *Témoin* invisible de nos actions les plus secrètes ; le *Chef des créatures*, celui qui tient dans sa main de quoi récompenser le zèle de ses disciples ou punir leur lâcheté.

Hélas ! M. F. cette tiédeur que notre divin Maître reproche avec tant de force à quelques disciples du premier siècle, semble le vice dominant des chrétiens de nos jours. C'est un ulcère caché qui dévore l'Église, qui détruit en elle tout principe de vie. C'est une langueur contagieuse et mortelle dont tous ses membres sont atteints à divers degrés.

Aussi dans ce jour d'expiation, d'exa-

men, où nous sommes appelés à rechercher, à dénoncer les crimes qui allument le courroux du ciel, je ne m'adresserai point aux grands pécheurs, à ceux qui l'offensent avec éclat : les maux dont on convient, qui frappent tous les regards, ne sont pas ceux qu'il importe le plus de signaler. Ces hommes d'ailleurs ne font plus partie de l'Eglise, et s'ils ne peuvent rompre les liens qui les unissent à leur pasteur ; s'ils ne peuvent cesser de lui être chers ; s'ils ne peuvent lui devenir étrangers, il est lui-même comme étranger pour eux : à peine reconnoissent-ils l'autorité de son ministère ; peut-être se sont-ils refusés à la plus sainte de nos convocations ; peut-être ne sont-ils pas dans ce temple ; les reproches que je leur adresserois se perdroient dans les airs. C'est à la masse du troupeau que je veux porter la parole : c'est elle que je veux entretenir du crime et des dangers de cette tiédeur, bien plus générale et plus contagieuse que les grands vices, et qui, pour alarmer peu la cons-

ciencia , n'en est pas moins un titre de réprobation.

Je ne puis vous le cacher ; voilà la pensée qui me trouble. A cette heure solennelle où nous sommes rassemblés dans le Sanctuaire pour fléchir le Tout-Puissant , il me semble voir le Fils de Dieu présent au milieu de nous : je crois le voir fixant sur nous des regards sévères et indignés , repousser notre culte et nos hommages. Je crois l'entendre nous adresser ces terribles paroles : *Je connois vos œuvres : vous n'êtes ni froids ni bouillans ; parce que vous êtes tièdes je vous vomirai de ma bouche.* Saisis de crainte à cette menace , puissions-nous rentrer en nous-mêmes avec componction ! Puissent nos larmes , nos prières , notre repentir , en prévenir l'accomplissement ! Puissent le sentiment de notre misère et la vivacité de notre foi nous faire trouver grâce devant Dieu par Jésus-Christ. Amen !

I. Qu'est-ce que la tiédeur ? C'est l'état d'un homme qui , suivant l'expression

du Sauveur , n'est *ni froid ni bouillant* , qui sans être insensible aux objets , aux espérances de la foi , aux intérêts du salut , n'en est pas assez touché ; qui sans être inaccessible aux mouvemens de la piété , ne les éprouve que languissamment , par intervalles ; qui faisant profession d'être membre de l'Église , et de soutenir les relations par lesquelles on s'unit à Dieu , n'a pour lui qu'un amour foible et partagé : en un mot , c'est une espèce de milieu entre l'indifférence absolue et l'ardeur du zèle.

Il y a dans la tiédeur une infinité de nuances , puisqu'elle comprend tous les degrés qui séparent ces deux extrêmes. Elle se décèle , elle se trahit dans mille occasions , par mille traits divers ; mais pour nous borner aux principaux , je dirai qu'on la reconnoît au défaut de goût pour les choses du ciel , et de zèle pour la gloire de Dieu , à la négligence dans l'observation de sa loi , à l'inégalité ou l'instabilité de conduite , à l'inaction même ,

car elle peut aller jusque là , à l'inaction dans les voies du salut , à l'art de justifier ses fautes par de vains prétextes , enfin , à la sécurité et à la présomption.

1.° J'ai dit qu'on reconnoît la tiédeur, premièrement au défaut de goût pour les choses du ciel. Il est aisé de comprendre que l'attrait qu'elles ont pour nous est en proportion avec l'amour que nous avons pour Dieu. Le chrétien fervent a toujours devant les yeux sa grande destinée : il *considère les choses invisibles qui sont éternelles* (2 Cor. IV. 18.). Le bonheur dont il espère jouir dans le ciel l'occupe au milieu des affaires, au milieu des peines de la vie. Il trouve un extrême intérêt à s'instruire des vérités de la religion , qui lui présentent l'objet de ses plus ardens désirs , de ses espérances les plus chères. Les lectures propres à fortifier sa foi , à ranimer sa dévotion sont aussi nécessaires à son âme que les alimens à son corps. Lorsque dans une conversation religieuse il s'entretient des perfections , des bienfaits de son Dieu,

des merveilles de la Providence , des richesses du monde à venir , c'est alors que son cœur s'épanche , qu'il éprouve les charmes de la sympathie , qu'il lui semble être déjà dans la douce société des bienheureux : les momens où il s'unit par la prière à son Père céleste , à son divin Rédempteur sont les plus heureux momens de sa vie ; c'est alors qu'il éprouve l'attrait le plus vif et le plus puissant ; c'est alors qu'il goûte et renouvelle son existence : c'est un besoin pour lui de venir dans la maison du Seigneur l'invoquer avec ses frères : ici il se sent plus près du Dieu qu'il adore ; il est plus particulièrement sous ses yeux ; il s'en occupe sans distraction ; tout lui parle de son Dieu ; tout réveille le sentiment de sa présence.

Le chrétien tiède au contraire n'éprouve que de foibles jouissances dans toutes ces occasions. Que dis-je ; hélas ! peut-être n'éprouve-t-il que dégoût. Comme il n'a de sensibilité véritable que pour les biens

et les maux de cette vie , il a peu d'inclination à s'occuper des objets de la foi. S'il fait quelque exercice de religion , ce n'est pas son cœur qui l'inspire : l'instruction religieuse , les lectures de dévotion , la prière , le culte , ne lui semblent trop souvent qu'un joug pénible , une contrainte fastidieuse ; il ne se rend dans ces temples que par habitude , par bienséance ; le moindre obstacle l'arrête ; le moindre sacrifice lui coûte ; le plus misérable prétexte suffit pour qu'il se croie affranchi des devoirs de la piété.

2.º Ai-je besoin d'ajouter qu'il a peu de zèle pour la gloire de Dieu. *La gloire de Dieu !* voilà le grand objet du Chrétien fervent. Voilà le grand intérêt qui , plus que l'intérêt personnel , peut exciter en lui des mouvemens vifs et puissans. Quand il voit le culte abandonné , la mélancolie oppresse et flétrit son cœur : le spectacle des profanations le met hors de lui-même ; à l'exemple de son divin Maître , un saint transport l'agite ; un mouvement naturel

et irrésistible le porte à s'y opposer. Les murmures et les blasphèmes des enfans du siècle , en frappant ses oreilles , portent le trouble et l'effroi dans son âme : les outrages faits à son Dieu le blessent au cœur ; dans un sentiment d'amertume , tel qu'un grand homme de l'ancienne loi , *il désire la mort parce qu'il est demeuré seul à servir le Seigneur ; ses yeux , comme ceux du Roi Prophète , deviennent des sources de larmes parce qu'on n'observe pas les commandemens de l'Eternel* (1 Rois XIX. 10. Ps. CXIX. 136.). L'état de la religion, les pertes de l'Eglise, ses craintes, ses dangers, ses espérances, voilà l'objet constant de ses pensées , de ses sollicitudes.

Toutes ces choses au contraire ne tiennent que le second rang chez le tiède, n'ont pour lui qu'un foible intérêt ; elles ne touchent point à la partie sensible de son âme : peut-être même trouve-t-il étrange qu'on s'en affecte ; peut-être considère-t-il avec étonnement l'inquiétude,

l'émotion du fidèle ; peut-être n'a-t-il jamais songé à s'en occuper. Tiédeur fatale ! c'est elle qui fait que le scandale étend sa contagion sans obstacle , parce que nulle voix ne s'élève pour réclamer , nul parti ne se forme pour l'arrêter et protester contre lui. C'est elle qui fait le triomphe de l'enfer. C'est elle qui , détruisant chez nous toute énergie , tout principe généreux , nous livre à la tentation sans force et sans défense. Dans les occasions où la gloire de Dieu , la profession de son Évangile , le respect de son culte et de ses jours saints nous appellent à nous imposer quelque contrainte , à supporter quelque perte , à courir quelques risques dans ces occasions d'épreuve et de sacrifice où le vrai chrétien se montre plus grand , plus dévoué que jamais , où son âme s'exalte ; où il semble qu'une portion du feu des martyrs circule dans ses veines , alors le tiède se décèle , et trahit sa lâcheté : la cupidité , la crainte balancent sa foi ; souvent même

le plus vil intérêt l'emporte sur l'intérêt de Dieu.

3.^o Si tel est son zèle pour la gloire du Seigneur , il est aisé de juger quelle doit être son obéissance , sa fidélité.

Le Chrétien fervent regarde le soin d'observer la loi , de remplir sa tâche comme le premier de tous. C'est sous ce point de vue qu'il considère toutes ses actions , qu'il s'examine sous tous les rapports , dans toutes les circonstances , qu'il se juge avec une sévérité scrupuleuse ; et comme il ne perd jamais de vue le divin modèle qui nous est proposé , il ne regarde point en arrière ; il marche sans cesse ; il s'efforce de faire de nouveaux progrès ; il croît en vertu et en lumières jusqu'au grand jour de l'éternité.

Le tiède dont l'amour n'est point le principe dominant , obéit sans ardeur , sans plaisir ; il obéit lâchement , avec indolence , en mesurant ce qu'il est obligé de faire ; il ne tend jamais au mieux dans ses actions : ne pas faire précisément

mal est assez pour lui ; il néglige tout ce qui ne lui paroît pas très-essentiel ; il compte pour rien les petites fautes , et ne songe point à s'en préserver. On peut le comparer à un ami qui , dans certaines occasions importantes ne voudroit pas manquer à son ami , mais qui ne craint point de le désobliger dans celles qui semblent l'être moins. Il ne voudroit pas rompre avec lui , mais il n'a aucun de ces soins , aucune de ces attentions qui entretiennent et augmentent l'amitié ; mais il ne cherche point à lui plaire : son goût , son penchant , la disposition où il est , voilà les secrets moteurs qui le dirigent.

4.^o De là suit l'inégalité , l'instabilité de conduite. Incertain dans ses démarches , vertueux par caprice , le tiède soutien ira mal ce qu'il avoit bien commencé : aujourd'hui il forme le projet d'une vie plus régulière , bientôt il en abandonnera l'exécution ; dans un moment heureux il se laisse persuader de se réconcilier avec un ennemi ; dans une autre occasion il pour-

suit la vengeance d'une injure : la vue d'un malheureux excite sa sensibilité , il fait l'aumône ; demain une vile considération fermera son cœur et sa main ; ce n'est pas lui du moins qui cherche les infortunés , s'informe de leurs besoins avec activité , les suit avec intérêt dans leurs peines ; ce n'est pas lui qui s'impose la loi de retrancher quelque chose sur sa dépense pour remplir un devoir sacré ; de mettre en réserve, de prélever quelque chose sur ses plaisirs ou sur ses besoins , pour *prêter à l'Eternel* (Prov. XIX. 17.), pour offrir un tribut à Jésus dans la personne du pauvre. Quelquefois il semble vertueux ; *il a la réputation de vivre* : tant que les circonstances n'ont rien de difficile, et n'exigent point qu'on se montre homme , son attention à ne blesser personne , à observer les petites bienséances, les petits devoirs de société lui tient lieu des vertus qui lui manquent : il paroît modeste , prudent , modéré , honnête. Mais l'épreuve vient-elle enfin ? Faut-il de

de l'âme, de la fermeté, du renoncement, de ces vertus seules réelles, qui caractérisent la vraie honnêteté, ne les attendez point de lui ; *il est mort*, selon l'expression de l'Écriture (Apoc. III. 1.), son âme est morte ; la flamme céleste qui, dans le cœur de l'homme de bien s'allume à la seule idée du devoir, quelque coûteux, quelque pénible qu'il soit, ne répand point dans le sien sa chaleur vivifiante. Ainsi n'ayant pour principe de ses œuvres que la foiblesse de son caractère, il se contredit sans cesse, et n'observant la loi que par saillies, par humeur, si je l'ose dire, il en vient naturellement à ne plus l'observer du tout.

5.° Oui ; il tombe dans l'inaction ; il est stérile en bonnes œuvres. Tout l'éloge qu'on en peut faire se réduit à dire ce qu'il n'est pas, à marquer ce qu'il ne fait pas ; mais que fait-il pour Dieu, pour son prochain, pour lui-même ? Il se repose, il s'enveloppe dans son indolence, et il espère le ciel.

6.^o Dès qu'il en est arrivé là , il doit aller plus loin ; et pour dissimuler , pour lever l'opposition qui existe entre sa foi et ses œuvres , il faut qu'il emploie l'art funeste des prétextes et des sophismes.

Tandis que , prompt à s'accuser lui-même, docile aux remontrances, toujours simple et droit de cœur , le fidèle ne cesse point de reconnoître et d'adorer la loi qui le condamne , le Chrétien tiède prend la fatale habitude de la discuter : habile à en éluder l'application , il entord le sens ; il ose même en affaiblir l'autorité ; il ose dire, qu'elle n'est point faite pour notre siècle, qu'elle n'est point assortie à la foiblesse de la nature , qu'il ne faut pas la prendre à la lettre, que nous ne pouvons pas être des Saints. Au milieu de ce nuage d'illusions dont il s'entoure , la vérité ne peut briller à ses yeux : d'autant plus aveugle qu'il l'est volontairement, vous ne réussirez jamais à le convaincre d'un tort. Plus il s'éloigne de Dieu , plus il s'abuse lui-même ; plus

s'accroissent sa confiance en sa propre justice et sa présomptueuse sécurité, dernier trait qui le distingue.

7.^o Pénétré de l'étendue de ses devoirs, de ce qu'exigent de lui les grâces de son Dieu, le Chrétien fervent craint avec l'Apôtre de *n'être pas trouvé recevable* (1 Cor. IX. 27.); sans cesse occupé de s'examiner lui-même, les moindres taches l'effrayent; les moindres fautes le troublent: il est profondément convaincu, profondément affecté de la misère et des faiblesses de l'humanité; il ne se rassure que par l'idée des miséricordes divines, et du sacrifice de CELUI qui est devenu *notre justification* (1 Cor. I. 30.).

Le Chrétien tiède au contraire vit tranquille et satisfait de lui-même. Comme il évite de se connoître, il réussit à s'ignorer: c'est l'insensé qui oublie sa propre image; c'est l'homme, dont parle notre Sauveur, à qui l'on peut tenir ce langage: *Vous dites, je suis riche, rien ne me manque, et vous ne connoissez pas*

que vous êtes malheureux, misérable ; pauvre, aveugle et nu (Apoc. III. 17.). Il s'est fait un système commode, calculé sur ses habitudes et ses penchans, composé de la morale du siècle, étayé de cet esprit d'orgueil philosophique qui en est l'âme. Il perd l'idée de la tâche qui lui est imposée ; il ne se reproche point de la négliger ; il s'applaudit de quelque reste de piété, de respect pour la religion qu'il conserve encore ; et le beau modèle de la perfection évangélique s'efface tous les jours plus de son esprit. Il meurt, en disant, je n'ai fait tort à personne, et ne formant aucun doute qu'il ne soit dans la voie du salut.

Que Dieu l'envisage sous un autre point de vue ! que la religion porte un jugement bien opposé sur son état ! il ne sera pas difficile de vous le montrer ; c'est le sujet de notre seconde partie.

II. Partout dans nos saints livres, le tiède est placé à côté des grands coupables. Le serviteur négligent est puni comme

le mauvais serviteur. L'arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu. Les vierges qui n'ont pas d'huile dans leur lampe sont exclues du festin. Partout l'Évangile nous déclare que Dieu rejette les hommages de ceux *qui ne l'honorent que des lèvres, ou dont le cœur est partagé; que nul ne peut servir deux maîtres; que si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui* (Matt. XV. 8. VI. 24. Jaq. I. 8. 1 Jean II. 15.).

Et comment nous apprend-il à servir Dieu ? quel est le grand précepte, *le premier commandement de la loi ? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces* (Luc X. 27.). *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu !* Ce n'est point assez : vous l'aimerez *de tout votre cœur, de toutes vos forces*. Ame tiède ! est-ce ainsi que tu aimes Dieu ? peux-tu lui dire : oui, Seigneur, je t'aime de toutes mes forces ; je résiste à mes passions de toutes mes forces ; je travaille de toutes

mes forces à me rendre agréable à tes yeux? Vous tous qui vivez dans la tiédeur! est-il bien vrai que vous puissiez tenir ce langage? Si vous ne le pouvez pas; si vous êtes forcés de convenir que vous n'aimez pas Dieu comme il veut être aimé, comment se peut-il que vous demeuriez tranquilles?

Et seriez-vous surpris que Dieu voulût être aimé de la sorte? seriez-vous surpris qu'il ne voulût pas d'un cœur tiède et languissant? Nous-mêmes, Chrétiens, ne serions-nous pas blessés de la conduite d'un ami qui n'auroit pour nous, ni ardeur, ni empressement? Je vous le demande; ce qui nous touche le plus vivement chez ceux qui soutiennent avec nous quelque relation, n'est-ce pas cette sensibilité pour nos intérêts, ce penchant pour notre personne, cet abandon qui caractérise l'affection véritable? N'est-ce pas là ce qu'un maître aime à trouver chez ceux qui le servent; ce qui fait aux yeux d'un père le plus grand prix, tout

le prix des soins de ses enfans ? Les princes de la terre exigent aussi ce sentiment de ceux qui les approchent ; et l'art le plus délicat de les flatter, c'est de le feindre auprès d'eux. Indignes et présomptueux mortels que nous sommes , souillés de mille taches , dégradés par mille faiblesses , nous à qui notre conscience devroit dire que nous sommes peu dignes d'être aimés , nous voulons pourtant l'être ainsi ; et Dieu, Dieu , l'Être infini , le Créateur de l'univers, ce Dieu dont nous ne pouvons nous rapprocher que par les élans d'un amour sans mesure, ce Dieu qui daigne nous prévenir par ses bienfaits, nous appeler ses enfans, nous demander notre cœur , il ne s'indigneroit pas de n'y trouver pour lui aucun mouvement vif et généreux ! Ah ! c'est là ce qu'il cherche, ce qu'il regarde dans l'homme ; c'est cet amour ardent et vrai ; il le met au-dessus de toutes les offrandes et de tous les sacrifices. C'est par lui que David fut un homme *selon son cœur* (1 Sam. XIII. 14.).

C'est là ce qui effaçait les fautes de Magdelaine, les crimes du brigand converti, l'infidélité de Saint-Pierre.

Mais, pour vous faire sentir tout ce qu'il y a de criminel et de dangereux dans la tiédeur, quoi de plus énergique que le rapprochement fait par Jésus dans mon texte : *Plût à Dieu que tu fusses froid ou bouillant*. On seroit tenté de penser qu'il préfère le *froid* au *tiède*. Ce n'est pas sans doute que le premier ne soit coupable, infiniment coupable ; mais c'est qu'il y a dans la conduite du second quelques traits particulièrement odieux.

Oui, sous plusieurs rapports, le *froid* qui semble plus éloigné de Dieu, lui fait réellement un moindre outrage, et n'est pas si loin de revenir à lui. 1.^o *Il lui fait un moindre outrage*. On peut le comparer à l'homme dont un bandeau couvrirait les yeux ; il ne voit pas le ciel qu'il offense ; le Dieu de ce siècle aveugle son entendement : du moins en s'opposant à Dieu, il ne prétend pas le servir ; il ne

prétend pas obtenir le salut, en violant les conditions du salut. Mais dans cette espèce de milieu où le tiède se retranche, il y a une lâcheté, une duplicité, une hypocrisie révoltante. Il reconnoît que l'Évangile a Dieu pour auteur, et il ne le prend point pour règle de sa conduite. Il dit, *Seigneur, Seigneur*, et il ne fait point les œuvres de la foi. Il avoue que nous sommes appelés à la sainteté, et il se contente de ne pas vivre en impié. Il convient que dans la carrière où nous marchons, il faut du courage, de l'énergie, et il plie au moindre orage; il succombe à la moindre épreuve; il fuit au moindre danger. Il voudroit obtenir ce que la religion promet sans s'assujettir à ce qu'elle commande. Il ose se mettre au rang des enfans de Dieu, prétendre à son héritage, et il n'a point pour lui de véritable amour. Il l'offense, sans le méconnoître. Il le voit, et il le néglige. Il juge, ô outrage, ô sacrilège insolence! il juge que c'est assez pour lui de quel-

ques hommages languissans. Mais encore, quel crime d'avoir goûté la religion, d'en avoir senti les attrait, et de ne pas se dévouer à elle ! le tiède entendit plus d'une fois cette voix qui parle à notre cœur un si ravissant langage ; il n'est point étranger aux joies des enfans de Dieu, et il les dédaigne, et il les trouve insipides, et il méprise le Seigneur dans ses dons les plus précieux. Quel dégoût Jésus-Christ ne doit-il pas avoir pour de tels disciples ! Ah ! si celui qu'il appelle *froid* est un ennemi déclaré, le *tiède* est un faux ami, dont la lâcheté l'irrite, dont la duplicité lui fait horreur, qui lui porte une atteinte plus sensible, et j'ajoute, plus dangereuse ; car si l'un et l'autre trompent les vues de Dieu, s'ils anéantissent, autant qu'il est en eux, les fruits de la venue du Sauveur, l'exemple du *froid* peut du moins exciter l'indignation, rallumer le zèle, au lieu qu'il y a dans la tiédeur une insensible contagion dont il est bien difficile de se défendre. Elle est comme la rouille

qui émousse les armes de la foi , et les empêche de pénétrer dans les cœurs.

Ce qui redouble le danger de cet état, c'est la sécurité qui l'accompagne , et par conséquent l'extrême difficulté d'en sortir. Je l'ai dit , 2.^o il y a plus de ressource pour l'homme froid : *il n'est pas si loin de revenir à Dieu.*

Si le voile de la passion qui est sur ses yeux s'écarte un moment , peut-être élèvera-t-il vers le ciel ses regards ; peut-être s'écriera-t-il : *O Dieu , aie pitié de moi* (Ps. LI. 1.) : peut-être saisira-t-il avec reconnoissance la main du ministre de Jésus qui s'offre à lui servir de guide. Il boit dans la coupe des voluptés trompeuses , mais il ne connoît pas ces plaisirs d'un ordre supérieur , ces douceurs de la piété qui font du cœur du juste *un festin continuel*. La grâce peut parler à son cœur ; alors étonné , ravi de son charme inconnu , comparant la paix divine avec les joies tumultueuses et inquiètes du péché , il se donnera peut-être

à Dieu pour toujours. Un mouvement impétueux l'entraîne dans la carrière du vice ; peut-être mettra-t-il la même énergie , le même abandon dans son retour ; peut-être un jour dira-t-on de lui : *Il s'est hâté , il a rebroussé vers les témoignages de l'Eternel ; il lui a été beaucoup pardonné , parce qu'il a beaucoup aimé* (Ps. CXIX. 60. Luc VII. 47.).

Mais le tiède , qui le tirera de sa langueur ? Il s'y laisse aller sans crainte. Celui qui tenteroit de l'avertir des dangers où elle l'expose , révolteroit son orgueil , sans réveiller sa conscience. Quelle prise reste-t-il à la religion sur son âme ? Elle n'a plus rien de nouveau à lui présenter. Tel qu'un homme dont les sens blasés ne peuvent plus recevoir de vive impression , tout ce qu'il y a dans la religion de plus auguste , de plus tendre , de plus fort , de plus pressant , est émoussé , est usé pour lui dès long-temps ; il entend également sans émotion , et ses promesses les plus ravissantes , et ses menaces les

plus terribles. Les douleurs de l'Église gémissante ne peuvent l'émouvoir ; il voit d'un œil sec le corps déchiré de Jésus, et son sang répandu pour nous : les ressorts de son âme sont brisés : Dans sa mortelle apathie, il ressemble à ces eaux bourbeuses et dormantes que les vents les plus impétueux ne sauroient soulever : à moins d'un miracle de la grâce, dont sa lâcheté le rend indigne, le seul changement qu'il doit s'attendre à subir, c'est un refroidissement complet ; c'est l'extinction totale des principes de la vie spirituelle. *Plût à Dieu que tu fusses froid ou bouillant !* Concevez-vous à présent l'énergie, le sens profond de ces paroles ! Concevez-vous tout ce qu'elles supposent d'indignité dans la tiédeur !

Mais, si ce que j'ai dit pour développer la pensée du Sauveur ne suffit pas encore, voyez quelle menace il ajoute : *Parce que tu es tiède, je te vomirai de ma bouche.* Grand Dieu ! quel dédain, quelle aversion, quelle horreur on sent

dans cette expression ! et celui qui s'en sert, c'est ce Jésus qui fut amour et charité : c'est le plus tendre , le plus indulgent ami des hommes. Que le commentaire de cette menace seroit affreux ! Elle emporte tout, pour le temps et pour l'éternité : vous serez retranché de ma communion, exclus de mon héritage : j'ôterai du milieu de vous le pur flambeau de la foi ; et si je vous épargne dans ce monde, votre jugement n'en sera que plus terrible au grand jour des rétributions.

O Église de Laodicée ! Église malheureuse ! vous avez vu l'accomplissement de cette menace. Vous êtes un monument subsistant des vengeances du ciel. Dans ces mêmes lieux honorés, consacrés par la prédication des Apôtres, s'élèvent les temples d'un prophète imposteur. Là où fut planté le signe révérend de la croix, flottent les drapeaux de Mahomet.

Après ce que vous avez entendu, M. F., votre cœur seroit-il sans trouble,

et votre conscience muette ? Aurois-je besoin de vous faire l'application de ce discours ? aurois-je besoin d'entrer dans de tristes détails pour prouver que c'est à nous aussi que s'adresse cette menace, que nous sommes aussi de ces tièdes que Jésus vomit de sa bouche ?

Ne suffit-il pas , pour s'en convaincre, d'un regard jeté sur l'Eglise ! Ne suffit-il pas de voir, et notre indifférence pour l'instruction religieuse , et notre peu de zèle pour les intérêts du Seigneur , et l'abandon trop général des lectures de piété, du culte domestique , et la négligence du culte public ? Nous avons du respect pour la religion ; nous en avons plus que d'autres peut-être , voilà ce que vous pensez en secret ; voilà ce qui vous rassure ; car nous oublions toujours que nous ne serons point jugés par comparaison. Nous avons du respect pour la religion je le veux ; mais l'aimons-nous en effet ?

Aimer la religion , c'est la mettre avant toute autre chose ; et nous faisons marcher tout avant elle !

Aimer la religion , c'est écouter ses instructions avec docilité, se soumettre à ses ordres sans résistance; et nous discutons les vérités; nous choisissons entre les préceptes: nous ne voulons obéir et croire qu'autant qu'il nous plaît!

Aimer Dieu, c'est trouver du plaisir, un plaisir de préférence à s'approcher de lui: c'est n'être jamais arrêté, balancé par rien dans les hommages qu'on lui rend; et nous ne savons pas surmonter le moindre obstacle, faire le moindre sacrifice! si nous venons dans ces parvis, c'est quand rien ne s'y oppose, quand rien ne nous en détourne; c'est sans nous gêner, et quand nous en avons tout le loisir. Aussi, M. F., si ce temple n'est pas désert; si le culte paroît se soutenir avec quelque honneur dans cette paroisse, à qui le devons-nous? C'est d'abord sans doute aux principaux d'entre nous, qui donnent un exemple, hélas! trop peu suivi; mais n'est-ce pas encore aux étrangers qui viennent de loin quelquefois se joindre

joindre à ce petit troupeau fidèle qui se montre assidu dans la maison du Seigneur ? Il faut ici que j'épanche mon âme : il faut que je vous fasse connoître une pensée, un sentiment qui vient toujours empoisonner la joie que je devrois goûter, en voyant le Seigneur bénir à quelque égard mon ministère. Je suis jaloux pour vous, M. C. F. ; oui ; quand je vois d'autres Chrétiens occuper ici votre place, mon cœur est oppressé par le contraste de votre indifférence, et de leur empressement : je songe alors avec amertume à ceux d'entre vous qui demeurent éloignés de ce lieu saint où ils devroient recevoir la parole de ma bouche, où il seroit si naturel de les voir, où il me seroit si doux de les nourrir du *pain de vie* (Jean VII. 35.) ; je les appelle du cœur, et je gémis de leur abandon.

Aimer Dieu, c'est élever nos enfans dans sa crainte, et les placer sous sa garde : c'est avoir à cœur par dessus tout de former en eux des adorateurs fidèles :

Je le connois, disoit le Seigneur du père des croyans, *je le connois ; je sais qu'il commandera à ses enfans de marcher dans la voie de l'Éternel, de faire ce qui est juste et droit* (Genèse XVIII. 19.) ; et nous, c'est pour le monde que nous cherchons à les former ! si nous les occupons de la science du salut, c'est quand ils n'ont rien de mieux à faire. Si nous les reprenons de leurs fautes, c'est moins quand elles offensent Dieu, que quand elles leur font tort aux yeux du monde ou quand elles nuisent à nos intérêts, ou bien c'est avec cette foiblesse, cette indigne lâcheté qui perdit le malheureux Héli.

Quoi donc ! s'autoriser de tous les prétextes pour transgresser la loi ; se laisser détourner du service de Dieu, par quelques embarras, par quelques légers inconvéniens qui ne nous arrêteroient point s'il s'agissoit d'un gain chétif, ou d'un misérable amusement : se laisser détourner du service de Dieu par la plus

frivole affaire , par une société qu'on attend , par une partie de plaisir qu'on a fixée ce jour-là tout exprès , pour prendre sur le culte et la dévotion plutôt que sur les soins de la terre ; se borner à ne pas empêcher ses enfans de venir dans la maison de Dieu , quand il faudroit leur en faire une loi sacrée et veiller sur eux pour qu'ils s'en acquittassent ; quelquefois même les priver sans scrupule des instructions religieuses, pour peu que leur service soit utile ou commode ; leur permettre de sacrifier le devoir au plaisir , les y encourager peut-être , les inviter peut-être à violer la règle , au lieu d'imprimer fortement dans leur âme cet amour, ce respect inviolable pour la religion et la vertu qui sera, hélas ! leur unique sauvegarde au milieu d'un siècle dépravé ; en un mot , leur enseigner , par un fatal exemple , à faire des choses saintes leur pis-aller , si j'ose m'exprimer ainsi... Grand Dieu ! est-ce là te servir ! est-ce là t'aimer ? Eh ! quelle façon d'ai-

mer dégoûtante ! qu'elle justifie bien cette expression : *Je les vomirai de ma bouche !*

Église de Laodicée ! vous vous élèverez en jugement contre nous. Tout à coupable que vous étiez aux yeux du Seigneur, ce fut pourtant au mépris des intérêts de la terre, ce fut sous des princes persécuteurs que vous embrassâtes la foi des Chrétiens ; et pour opérer parmi nous un relâchement sensible, il a suffi que, durant peu d'années, le gouvernement retirât le bras qui soutenoit l'autel ; et tous les jours il suffit du moindre intérêt ou du moindre plaisir, pour nous faire manquer à ce que nous devons à Dieu.

O Église de Laodicée ! vous vous élèverez en jugement contre nous, car il y eut dans votre sein des confesseurs, des martyrs, et parmi nous, où sont ceux que la contagion n'ait pas atteints à quelque degré, chez qui le feu de la piété ne soit pas ralenti par cet air méphitique qu'on respire ? où sont les disciples dont *le cœur brûle*, lorsqu'ils entendent l'explication

des Écritures (Luc XXIV. 32.) ? où sont les Elie , dont *le cœur est ému à jalousie pour l'Eternel* (1 Rois XIX. 10.) ? où sont les David , les Loth , qui *affligent leur âme juste , qui versent des larmes de sang , parce qu'on n'observe pas les commandemens de Dieu* (2 Pierre II. 8. Ps. CXIX. 130.) ? où êtes-vous , Chrétiens généreux et fervens ? paraissez ; séparez-vous d'une génération d'hommes tièdes et lâches. Venez sauver cette Église de l'anathème prononcé contr'elle.

M. C. F. ! il est des justes parmi nous , puisque nous subsistons encore ; il est parmi nous des hommes qui ont à cœur le bien public , les intérêts de la religion et des mœurs. Mais ce sont eux qui reconnoissent les premiers , combien ils sont éloignés de ces grands modèles. Ce sont eux qui gémissent , qui s'humilient en ce jour solennel. Ce sont eux qui promettent au Seigneur de ranimer pour son service une ardeur trop foible encore.

Les tièdes seuls seront-ils toujours sa-

tisfaits d'eux-mêmes, toujours imperturbables dans leur trompeuse sécurité, toujours inaccessibles à la crainte comme à l'amour? ah! qu'ils s'occupent enfin des réflexions que nous leur avons présentées; qu'ils s'en occupent fréquemment, avec attention; qu'ils songent que cette vie stérile et vide, dont ils se contentent, sera pesée au dernier jour dans la balance du grand Juge, que les sentiers arides où ils marchent, ont la même issue que la voie du méchant, et que le royaume des ténèbres s'ouvrira pour le serviteur inutile, comme pour le mauvais serviteur.

M. C. F. ! Au nom, au nom de ce Dieu qui fût si long-temps notre Dieu, au nom de ce Dieu qui ne peut se résoudre à nous perdre, je vous en conjure, revenez, revenez à lui de tout votre cœur. Il en est temps encore; le mal n'est pas à son dernier période; le Seigneur nous rappelle encore en ce jour solennel.

Et que n'a-t-il pas fait jusqu'ici, que ne fait-il pas encore pour ranimer notre foi, pour réveiller notre zèle ! que de scènes étonnantes dont il nous a rendus témoins ! Un petit nombre d'années nous a valu l'expérience et les leçons de plusieurs siècles. Nous avons vu les peuples s'égarer loin de lui, et nous les avons vus punis par ces égaremens mêmes. Nous avons vu les tièdes et les lâches trouver leur perte dans leurs indignes ménagemens ; nous les avons vus entraînés, submergés par le torrent qu'ils avoient laissé grossir et s'étendre. Pour faire pénétrer la leçon jusque dans notre âme, Dieu nous a frappés à notre tour ; mais toujours dans ses compassions, mais toujours en père : il nous a ménagés bien plus que d'autres nations qui peut-être étoient bien moins coupables que nous. Il nous a frappés pour nous tirer de notre léthargie. o mon peuple, sembloit-il nous dire, o mon peuple, *prends du zèle et te repens* (Apoc. III. 20.) ; n'attends pas les derniers châ-

timens réservés aux tièdes : n'attends pas que *le décret enfante*, que *la calamité fonde sur toi* (Sophon. II. 2.). A ces som-mations énergiques, il a joint des grâces spirituelles, merveilleuses, qui dévoiloient ses desseins de miséricorde. Il nous a donné d'assister à la renaissance de la religion : nous avons vu le soleil de justice sortir du nuage ; nous avons vu agir pour le rétablissement de la foi chrétienne, ce principe secret et divin, ce principe indestructible qu'elle porte en elle-même, et qui atteste son origine céleste. Quels devoirs ne nous imposent pas de telles circonstances ! que n'exigent-elles pas de nous ! que nous serions coupables si elles nous laissoient dans notre tiédeur ! que nous serions insensés et coupables, si, lorsque le Très-Haut nous ouvre encore ses bras, nous le repoussions, nous le forçons à nous abandonner, ou à nous punir plus sévèrement, si nous nous obstinions à nous perdre, et pour le temps, et pour l'éternité !

Maintenant, Chrétiens, j'ai mis sous vos yeux le mal qui nous dévore ; je vous ai montré les dangers de cette tiédeur, le vice dominant du siècle ; je l'ai peinte des mêmes traits que l'Évangile lui prête, et sous lesquels Jésus la considère. Je voudrois encore vous indiquer par quels moyens on peut s'en garantir, comment on peut rallumer et nourrir le feu divin de la piété, mais je crains de fatiguer votre attention : je finis en vous demandant quel fruit je puis espérer de ce que vous venez d'entendre. Aurai-je la douceur de voir le zèle renaître, de voir se réveiller parmi nous le respect du culte, l'amour de la religion, l'ardeur pour le service de notre Dieu ?

Hélas ! si je portois la parole à ces nations infortunées qui marchent encore à l'ombre de la mort, à ces peuples sauvages qui n'osent jamais prononcer le nom de Jésus, je les verrois s'étonner et s'émouvoir ; je tirerois des larmes de sang de leurs yeux ; je gagnerois des âmes au

Seigneur. Si je parlois à des hommes enfoncés dans l'abîme des forfaits, en peignant de vives couleurs ces crimes dont l'imagination s'épouvante, je pourrois bouleverser leur conscience, et les frapper des terreurs de la justice divine; mais je parle à des Chrétiens dont la vie, sans être modelée sur la loi, conserve une apparence de régularité; je parle à des hommes dont l'âme languissante a reçu vingt fois à la même époque, ces foibles émotions que j'ai peut-être excitées, et s'est accoutumée à n'en retirer aucun fruit; je parle à des tièdes, et je n'espère rien... Ah ! qu'ai-je dit ? mon cœur le désavoue, ce mot affreux. Non, l'espérance ne peut l'abandonner entièrement; j'en ai besoin pour me soutenir; j'en ai besoin pour exister.

Mais quelle pensée nouvelle, quelle pensée formidable vient ici me frapper ! C'est au pasteur de Laodicée que Jésus adressoit ce reproche foudroyant de mon texte : c'est à lui qu'il demande compte

des âmes qui lui étoient confiées : il semble que leur crime fut le sien , que leur condamnation soit la sienné. Responsabilité terrible ! Seigneur ! tu le sais , si je vis jamais avec indifférence tes sabbats profanés , ta loi violée , ton culte abandonné : tu le sais , si le salut de ce troupeau , la gloire de ton nom ne touche pas à la partie sensible de mon âme , ne fait pas le grand intérêt de ma vie , et dans mon trouble cependant , je n'ose m'absoudre moi-même. Peut-être suis-je coupable aussi de cette tiédeur contre laquelle je me suis élevé : peut-être n'ai-je pas mis assez d'ardeur dans mes instances , de force et de persévérance dans mes censures ; peut-être me suis-je découragé , rebuté trop tôt du peu de succès de mes efforts ; peut-être est-ce pour cela que tu refuses , o mon Dieu ! de bénir mon ministère ; peut-être , ô cruelle pensée ! est-ce moi qui ferme la source de tes grâces et les empêche de couler sur cette Église ; peut-être aurois-je les mêmes succès que

les premiers prédicateurs de la foi , si j'avois le même zèle et les mêmes vertus. Eh bien ! s'il en est ainsi , Seigneur , pardonne à ce peuple , et ne frappe que celui qui n'a pas su le conserver fidèle ; ou plutôt que la sincérité de son humiliation , l'ardeur de ses prières , le cri de sa détresse lui obtiennent ton secours puissant , lui fassent trouver grâce auprès de toi , par Jésus-Christ.

Dieu des miséricordes ! répands sur ton foible ministre les dons nécessaires pour réchauffer enfin ces âmes qui lui sont confiées. Embrase-les toi-même du feu de ton amour. Seigneur ! souffle de nouveau en elles un esprit de vie. Être infini , tout parfait , toi de qui l'on n'est pas digne , si l'on te préfère quelque chose , et que l'on ne peut aimer foiblement , sans t'outrager ! Grand Dieu , Créateur , Rédempteur , Consolateur ! ranime le zèle , et du pasteur , et du troupeau : donne-nous d'être brûlans pour ton service : donne-nous *d'avoir faim et soif de justice*

(Matt. V. 6.) ; afin que travaillant sans relâche à nous corriger , à nous perfectionner , nous obtenions un jour cette couronne céleste que tu as promise , o mon Dieu ! à celui qui tè cherchera , qui t'aimera de tout son cœur sur la terre. Ainsi soit-il !

